

# “Après cœur” de Jenny Zhang

Chiottes éternellement bouchées, cafards partout, salaires de misère... le quotidien sordide - mais hilarant - de petites Chinoises dans la Grande Amérique.



Née à Shanghai, Jenny Zhang a passé le plus clair de sa jeune existence à New York et l'on imagine qu'il y a pas mal de vécu dans cette collection d'histoires courtes constituant son tout premier roman. À 35 ans, elle fait une fracassante entrée en littérature. *Éditions Picquier, 384 p., 22 € (sortie le 3 janvier).*



À l'époque où mes parents et moi vivions à Bushwick dans un immeuble pris en sandwich entre un squat de dealers et un autre squat de dealers qui ne différaient que parce que dans l'un, les dealers étaient aussi consommateurs et du coup plus imprévisibles, tandis que dans l'autre ils ne consommaient pas et étaient donc plus malins - à cette époque, on habitait dans un deux-pièces si insalubre qu'en se réveillant, on trouvait des cafards écrasés entre nos draps, parfois même trois ou quatre collés sur nos coudes, et un jour, j'en avais quatorze pressés contre mes mollets, et il n'y avait rien de beau à les secouer de là, même si nous nous efforcions de le faire avec grâce, en balançant nos bras en l'air comme des ballerines. En ce temps-là, quand l'un d'entre nous avait une grosse envie de chier, il essayait de se retenir et traversait la rue en courant jusqu'aux toilettes de la station-service Amoco, dont le sol était souvent glissant à cause des voyous du quartier qui pissaient partout lorsqu'ils y venaient, et quand on était plusieurs à sentir qu'un étron de grande ampleur manifestait son intention de découvrir le vaste monde qui s'étendait par-delà notre trou du cul, on avait un problème, parce que cela voulait dire que l'un d'entre nous devrait aller dans nos toilettes perpétuellement bouchées et incapables d'évacuer quoi que ce soit de plus grand qu'une chiure de souris, et qu'il devrait fouiller dans notre stock de vieilles brosses à dents et de baguettes pour fragmenter son gigantesque étron, étant donné qu'à l'époque nous étions trop pauvres et trop irresponsables pour pouvoir nous payer une simple ventouse, et ma maman et mon papa avaient beau avoir inscrit cet ustensile sur leur liste des « choses à acheter immédiatement pour éviter de perdre toute dignité humaine », pour une raison ou une

autre, à la fin du mois, nous étions dans le rouge d'une centaine de dollars, nous ne pouvions pas payer la totalité de la facture de gaz, ou nous devions vingt dollars à un ami par-ci et dix à un ami par-là, et ainsi de suite, jusqu'à que tout devienne tellement bordélique que je sentais qu'on ne pourrait jamais vraiment expliquer le pourquoi de nos mauvaises passes, même si en secret, je me reprochais d'être l'instigatrice de cette spirale descendante, comme le jour où j'avais demandé à mon père de m'acheter un cône glacé avec des pépites en chocolat et qu'il s'était rendu compte que j'avais patienté tout le mois pour le lui quémander, alors il était tellement désolé qu'il avait décidé de ne pas m'acheter un simple cône glacé avec des pépites en chocolat, mais un véritable bracelet de cheville qui ne figurait carrément pas dans la liste des « choses à acheter immédiatement pour éviter de perdre toute dignité humaine », et ma famille basculait souvent dans ce genre de rythme désastreux et déprimant qui révélait notre incapacité à nous en sortir, et c'est pour ça qu'on n'était jamais en mesure de se payer une ventouse et que nos derrières étaient si sévèrement punis au cours de ces années-là, quand rien n'était simple comme : Hé, je vais couler un bronze, là, je reviens dans trente secondes, mais c'était plutôt : Hé, je vais couler un bronze, là, où sont mon manteau et mes chaussures et mon écharpe, celle qui est courte, pour qu'elle ne pendouille pas dans la cuvette, et où est le papier toilette en rab, au cas où l'Indien aurait encore oublié de réapprovisionner le dérouleur (il oubliait toujours), et plus tard, quand nous avons fini par déménager, quand nous avons fini par nous tirer de là, ce n'était toujours pas simple, mais au moins, on pouvait aller chier quand on en avait envie, et ce n'est pas un truc anodin ou qu'on pourrait oublier. [...]